

seigneur à visage bourgeonné. Tout-à-coup messire Bertrand appela son page Augustin.

— Monseigneur, il est fort souffrant à cette heure, répondit d'une voix douce une gentille personne, sise à l'une des extrémités de la longue salle du banquet.

— Demoiselle Elisabeth, répartit le comte Bertrand, je ne vous demande pas d'observations. Qu'on fasse venir Augustin.

Au bout de quelques instans, un jeune homme entra dans la salle du banquet. Il avait l'air malade : ses traits étaient pâles, mais son visage rougit bientôt quand il se vit en présence de la brillante et nombreuse compagnie que traitait son seigneur.

— Or ça, mon page, dit le comte, je vous ai fait venir pour divertir mes nobles hôtes. Chantez leur la dernière complainte du châtelain.

— Monseigneur, murmura le jeune homme en rougissant encore plus, et baissant les yeux... je ne pourrais.

— Qu'est-ce à dire ? je vous ai fait mander pour chanter devant mes hôtes... Obezissez ! je ne dois pas souffrir de vos caprices. Je vous ai recueilli, fait élever, instruire dans les arts qui n'auraient pas dû être votre apanage, et voilà ma récompense !

— Oh ! monseigneur... moi ingrat !... comment le supposer ? et que vos reproches me sont pénibles... mais je suis si souffrant, que je crains de ne pas vous plaire.

Messire Bertrand fronça le sourcil. Le pauvre page trembla de plus belle : heureusement il rencontra un regard d'Elisabeth.

Le chapelain avait été le maître d'Augustin. Il était fier du talent de son élève, et dans ses compositions il avait soin de mettre quelque passage, qui pût le faire briller. Le pauvre page, dans cette occasion, sentait bien qu'il allait détruire la bonne opinion qu'on avait de lui. Sa gorge était brûlante, sa voix enrouée.

Il commença... D'abord, c'étaient des notes graves, modulées avec âme. On écoutait Augustin avec le plus profond silence, mais quand il voulut attaquer une note élevée qui, ordinairement, produisait le meilleur effet, un malheureux sol... la voix lui manqua. Il chanta faux à déchirer l'oreille la moins délicate.

Il y eut des rires tout aussitôt. La gentille demoiselle qui d'abord avait pris sa défense, ne rit pas ; elle essaya au contraire une larme. Le châtelain entra dans une violente colère.

— Qu'on me chasse ce drôle, s'écria-t-il en se tournant vers ses gens, et qu'il ne remette les pieds au château que lorsqu'il aura retrouvé son sol.

On implora en vain la grâce du page qui n'avait pas attendu le mouvement des valets pour s'éloigner, honteux et le désespoir dans l'âme ; messire Bertrand était furieux. Depuis long-tems il était jaloux de la bienveillance que demoiselle Elisabeth témoignait à Augustin, et il avait saisi avec empressement l'occasion d'humilier le pauvre jeune homme.

Il sortit le cœur navré. Il avait été forcé de rougir devant toute la noblesse du pays, bien plus encore, devant celle qu'il aimait. On l'avait traité d'ingrat !... sa poitrine était oppressée, ses yeux étaient remplis de larmes, sa tête était brûlante. Il fit pitié à ceux qui le virent passer, lorsqu'il quitta le château pour obéir aux ordres de son seigneur.

On croyait qu'il allait rentrer le soir ou le lendemain... mais il ne revint plus. Messire Bertrand, qui avait des remords au cœur, le fit chercher par